



Les fantômes d'un père

L'Accordeur de silences
de Mia Couto

Traduit du portugais (Mozambique)
par Elisabeth Monteiro Rodrigues.

Métailié Paris, 2011,
238 pages, 19 euros.



C'est une lutte délirante pour obscurcir le monde, la mémoire et le temps que mène Silvestre. Le fils aîné, toujours en révolte, le suggère au narrateur : « *Ce n'est pas le monde qui a trépassé, c'est nous qui sommes morts.* »

On ressent, à lire ces pages, un enchantement proche de l'effroi. Le cadre rappelle celui des tragédies grecques, et on se trouve en forte empathie avec la croyance et les sentiments de l'enfant, isolé dans cette réserve aride comme une prison, où le délire familial est porté à son comble. Pourtant, « *quelle histoire pourrait-on créer sans larmes, sans chant, sans livre et*

« **A** PARTIR de maintenant il n'y a plus de où », annonce Silvestre Vitalicio à ses deux enfants. L'homme serait-il devenu fou, pour se retirer, avec ses proches, dans une savane perdue au milieu du Mozambique en guerre ? Oui, fou de douleur d'avoir perdu sa femme, Dordalma, morte mystérieusement.

Les premiers chapitres du roman de Mia Couto, auteur mozambicain né en 1955, se déroulent comme un cercle fermé autour de cinq personnes : le narrateur, Mwana, âgé de 11 ans, son frère aîné Ntunzi, Silvestre leur père, son fidèle soldat Zacaria et une ânesse, objet des pulsions paternelles. Inaugurant son exil par une cérémonie grotesque, le père a débaptisé tous ceux qu'il a entraînés dans son délire. Car, tel un capitaine Achab, il est à la fois Dieu, l'autorité et la loi. Ces cinq êtres sont tout ce qui doit rester de l'humanité.

Un matin, arrivé dans son désert, il plante un crucifix et décrète qu'en ce lieu reviendra le Christ pour « *se décrucifier* ». L'ombre et la folie paternelle s'étendent. On ne doit ni chanter, ni prier, ni lire, ni écrire, ni surtout parler de ce qu'il y a de l'Autre Côté... On ne doit évoquer aucune femme, pas même la mère disparue. On efface les routes parce qu'elles suscitent des attentes, « *et ce sont les attentes qui font vieillir* ».

sans prière » ? C'est la force de l'écriture de Couto que de parvenir à faire du huis clos initial un long poème dialogué où la folie devient la norme.

Mais la visite d'une Blanche va faire éclater ce monde fermé. Alors, de même que la conscience de Mwana s'ouvre en découvrant la femme et les villes de l'Autre Côté, la narration lève peu à peu le voile du mystère qui entoure la mort de la mère. A-t-elle été assassinée ? Par qui ? Pourquoi la guerre demeure-t-elle suspendue au-dessus de cette famille, comme une ombre ?

De son côté, l'intruse – une Portugaise – recherche un amour perdu : Marcelo, son mari. Sa quête d'un homme vivant rencontre la quête de celui que hante un fantôme. Car Silvestre est confronté à son propre passé, à la mémoire, à l'histoire. La situation de départ, étouffante, se fend. Ce qu'on croyait un conte sur la tyrannie devient un drame familial et national, où chaque personnage incarne les errements labyrinthiques d'une destinée que même la paix ne suffit pas à libérer. Dans la toile de l'écriture de Couto, rêves, renoncements et révoltes se tissent à égalité.

SOPHIE DIVRY.